

## L'actualité de Teilhard de Chardin en deux points

Dominique Lambert

Centre Teilhard de Chardin (jeudi 23 novembre 2023)

Nous voudrions montrer en quoi la pensée de Teilhard de Chardin est encore stimulante aujourd'hui pour la pensée en général et pour la théologie en particulier. Je dirai en quoi Teilhard reste un « prophète pour notre temps », pour paraphraser le vocable du P. d'Ouince et Thierry Magnin nous éclairera ensuite sur son actualité théologique.

Il me semble que l'actualité de la pensée du jésuite ne se situe pas du côté d'une philosophie de la nature qui insisterait à nouveaux frais et de manière par trop littérale sur la grande fresque d'un univers montant de la matière vers la vie et de la vie vers l'esprit... cosmogénèse, biogénèse et noogénèse... Ce n'est pas bien entendu qu'une telle herméneutique de la nature ne serait pas intéressante, mais elle doit se penser au service d'une perspective plus profonde et en outre, elle risque de nous entraîner dans des débats avec la science contemporaine, qui soulignant par exemple les limites d'une lecture orthogénétique (par trop finaliste) du monde vivant, nous ferait passer à côté de ce qui est riche et pertinent aujourd'hui dans la pensée teilhardienne. Le risque serait ici de chosifier, de géométriser (ou de spatialiser comme l'eût dit Bergson) certains aspects de la pensée du Père et de lui faire prendre des relents réductionnistes ou ésotériques<sup>1</sup> qu'elle n'a ultimement pas. Mais ces réductions apparaissent, de fait, si on plonge, dans l'immanence et dans un seul plan épistémologique, ce qui relève d'une véritable transcendance que Teilhard voulait bien entendu préserver. Ce n'est donc pas à mon sens sur les images, prises littéralement, d'un univers conique ou fusiforme, pointant vers Omega, ou sur les analogies « énergétiques » qu'il convient de se focaliser si l'on veut retrouver ce qui fait l'actualité de la pensée teilhardienne. Il faut interpréter ses images comme des « paraboles géométriques » qui disent quelque chose de plus profond.

Il me semble d'ailleurs important de rappeler que le P. Teilhard est un vrai scientifique qui pense comme un scientifique : il dessine, il réfléchit sur des diagrammes,... ce qui n'est pas le cas en général des théologiens. Mais, quand un scientifique esquisse des diagrammes au tableau, juste pour réfléchir, il ne faut pas nécessairement les prendre pour une représentation adéquate. Ce sont des supports qui donnent à penser simplement. Il faut donc utiliser les dessins de Teilhard avec prudence. Cette prudence qui lui avait été demandée par ses amis Henri de Lubac et Bruno de Solages lorsqu'ils lui demandèrent, lors de discussion à Carmaux en 1947 (après les deux premières révisions romaines du livre par les PP. Boyer et Arnou) d'enlever une dizaine de pages de la première version du *Phénomène Humain*, contenant des diagrammes et des équations censés décrire le dedans des choses, par le biais des concepts d'énergie radiale et tangentielle. C'est d'ailleurs la modification la plus importante qui sera apportée au manuscrit initial du *Phénomène Humain*.

Cette précaution étant faite, deux points retiendront mon attention qui me semblent stimulants pour la pensée de notre temps. Ces points m'ont été suggérés par une relecture de son ouvrage majeur *Le Phénomène Humain* et une étude des conditions de sa genèse, que nous avons entreprise avec Marie Bayon de La Tour et Paul Malphettes et qui a été publiée l'année passée par les Editions jésuites sous le titre : *Le Phénomène Humain de Pierre Teilhard de Chardin*.

---

<sup>1</sup> Cfr la critique de Bertrand Souchard, *La théologie des énergies divines..humaines et cosmiques*, pp. 207-217. Reprenant une définition de Jérôme Rousse-Lacordaire, Souchard définit l'ésotérisme comme « intuition symbolique et vision plus que rationalité discursive, ... » (p. 217).

*Genèse d'une publication hors normes* (préface de S.E. le Cardinal Paul Poupard ; avant-propos du R.P. Arturo Sosa)<sup>2</sup>,

Le premier point concerne la proposition d'une épistémologie intéressante pour aborder les rapports science-théologie et l'autre point concerne une lecture plus « politique » du *Phénomène Humain*.

### *Une épistémologie des rapports sciences-foi*

Le premier point que je voudrais souligner c'est la manière dont Teilhard appréhende les rapports entre la science et la foi. Des critiques superficielles pourraient le qualifier de concordiste. Et cela contribue à disqualifier immédiatement sa pensée aux yeux de maints philosophes ou théologiens. Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit qu'il n'en est rien. On connaît sa célèbre image des méridiens qui ne se rencontrent qu'aux pôles. Dans un texte de 1948 envoyé de New York à un collègue de Namur<sup>3</sup>, Teilhard exprime une cohérence entre science et religion, qui n'est justement pas un concordisme, par l'image des méridiens<sup>4</sup>:

« Religion et science représentent évidemment, sur la sphère mentale, deux méridiens différents qu'il serait faux de ne pas séparer (erreur concordiste). Mais ces méridiens doivent nécessairement se rencontrer quelque part sur un pôle de vision commune (cohérence) : autrement, tout s'effondre en nous, dans le domaine de la pensée et de la connaissance. »

On pourrait retrouver ici une proximité d'esprit avec la démarche de son confrère philosophe de Louvain, le P. Joseph Maréchal, allant jusqu'au bout des conditions de possibilité de la pensée, dans *Le point de départ de la métaphysique*, ou avec celle de Maurice Blondel poussant jusqu'au bout l'analyse de l'action pour penser Dieu ; deux philosophes que Teilhard a connus et avec lesquels il fut un temps en correspondance.

Teilhard ne veut pas du concordisme, il veut une cohérence. Mais comment cela est-il possible ? C'est ici qu'il faut relire le *Phénomène Humain*. Au tout début de cet ouvrage écrit entre 1937-38 et 1940, Teilhard a placé un prologue intitulé « Voir ». En fait, on ne peut en aucune manière

---

<sup>2</sup> D. Lambert, M. Bayon de La Tour, P. Malphettes, *Le Phénomène Humain de Pierre Teilhard de Chardin. Genèse d'une publication hors normes* (préface de S.E. le Cardinal Paul Poupard ; avant-propos du R.P. Général Arturo Sosa), Editions Jésuites, 2022.

<sup>3</sup> Visiblement ce dernier en avait besoin pour un livre qu'il allait publier. Mais ce texte parut en fait plus tard, avec l'accord de Jeanne Mortier, dans la revue *Les Etudes philosophiques* (1955, 10e année, n° 4, pp. 580-581) sous le titre : « La pensée du Père Teilhard de Chardin par lui-même pour un article qui devait lui être consacré ». Le titre indiquant probablement qu'en 1948 cette publication du collègue namurois n'avait pas abouti ou n'avait pas été autorisée (nous remercions le P. M. Hermans de nous avoir communiqué cette information ; nous ne connaissons pas l'identité de ce namurois, mais il pourrait s'agir du P. Joseph Streignart, qui a publié plus tard un article : « Le tableau « une histoire comme Benson » de Pierre Teilhard de Chardin » (*Humanités chrétiennes*, 12<sup>ème</sup> année, n°2, novembre-décembre 1968, pp. 1-12) et qui était en 1948 professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres des *Facultés Universitaires N.-D de la Paix* à Namur, les autres jésuites belges, philosophes ou scientifiques, qui auraient pu avoir des liens avec Teilhard n'étant pas à Namur à cette époque (*cf* l'Annuaire jésuite : *Catalogus provinciae belgicae meridionalis anni 1948*, pp. 41-43).

<sup>4</sup> P. Teilhard de Chardin, « Ma position intellectuelle », OC13, p. 174.

faire sortir la révélation de la science, faire émerger le théologique du cosmologique. Mais, ayant patiemment, comme le fait Teilhard dans les premières parties du *Phénomène Humain* intitulées, la pré-vie et la vie, déployé le panorama des connaissances scientifiques, on peut s'arrêter, changer de regard et se mettre du point de vue de l'humain, pensant et croyant. Et jeter alors un regard sur ce panorama, regard qui va le saturer de sens et lui donner un surcroît de cohérence et d'intelligibilité qu'il n'avait pas encore révélé sur le plan seulement empirique. Comme le dit le Père : « Centre de perspective ; l'Homme est en même temps *centre de construction* de l'Univers », « le point de vue subjectif se trouvant coïncider avec une distribution objective des choses, la perception s'établit avec plénitude. Le paysage se déchiffre et s'illumine. On voit » !

C'est ici le point central de son épistémologie : en tant qu'humain nous ne pouvons observer l'univers que de notre point de vue, évidemment. Mais il se fait que l'humain fait apparaître, révèle, à son niveau des caractéristiques qui donne une intelligibilité à l'univers (la construction profonde de l'univers, ses caractéristiques structurelles : complexification, unification des éléments, centration...) En voyant l'humain (profond, centré, conscient, complexe,...) on peut comprendre subitement quelque chose de la structure profonde des choses : un peu comme si le phénomène humain révélait à son niveau des caractéristiques que l'on ne perçoit pas aisément sans lui. Ici le point de vue qui aurait pu apparaître subjectif, anthropomorphique, révèle quelque chose de l'objectivité (l'analogie que donne Teilhard est celle de la radioactivité qui à notre échelle révèle quelque chose de la structure atomique profonde de la matière). Maintenant prenons un point de vue non seulement simplement humain mais chrétien : le phénomène chrétien va lui aussi éclairer de manière singulière le phénomène humain qui lui-même sature d'intelligibilité le phénomène cosmologique et biologique. En retour bien entendu ce que l'on a appréhendé de la cohérence du panorama empirique élimine certaines manières de caractériser et de décrire l'humain et l'expression de la Révélation. Dans une lettre émouvante à Emmanuel Mounier le 2 novembre 1947 Teilhard dit en parlant de ce qu'il appelle la « théologie de la science » : « étant donné certains développements de la Sciences, certaines représentations de Dieu et certaines formes d'adoration se trouvent exclues parce que non-homogènes avec les dimensions expérimentales de l'Univers » (*Science et Christ* OC9).

Il est important de noter que Teilhard ne prétend en aucune manière développer une sorte de vision philosophique absolue. Il fait seulement l'hypothèse que la prise en compte des caractéristiques du phénomène humain puis du phénomène chrétien permet de « voir », plus exactement de nous faire voir, quelque chose de la cohérence du Monde en totalité, de son histoire et de son devenir, puisqu'il a une nature évolutive. Toute sa vie le Père va tenter d'établir le bien-fondé de cette hypothèse. Epistémologiquement, l'œuvre de Teilhard est dominée par une conception de la vérité comme cohérence dynamique entre le réel et la vie humaine. Mais loin de s'enfermer dans une sphère de subjectivité, la vérité que vise le Père à partir de l'humain est bien celle qui se fonde sur une correspondance avec un réel que l'Homme n'épuise en aucun cas. Le « Voir » est aussi celui du croyant qui reconnaît, de son point de vue propre, que sa foi qui n'émerge nullement du phénomène, permet de retrouver et de lire comme l'indice, la trace d'une cohérence dans les phénomènes.

Ce qui est souvent oublié chez Teilhard, c'est ce moment de conversion du regard. Celui-ci a été très bien souligné par Henri de Lubac dans sa *Pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin* : « Le moment est venu, conclut le Père Teilhard de Chardin de renverser la perspective ou la « direction de marche » ; de bousculer ce faux principe « que le secret des choses est dans leurs éléments de sorte que pour comprendre le monde il suffit d'arriver aux termes les plus simples d'où il est sorti » (...) (p. 234). Le moment est venu de se rendre compte

qu'une interprétation (...) de l'Univers doit, pour être satisfaisante, couvrir le *dedans* aussi bien que le dehors des choses, l'Esprit autant que la Matière... » (p. 235) et c'est justement la prise en compte de l'humain, du phénomène humain qui le permet. Cette compréhension du monde étant entendue comme visant une compréhension totale et ultime.

Arrivé presque à la fin de la rédaction du *Phénomène Humain* en mars 1940, il dit à sa cousine Marguerite : « A Pâques je ne serai pas loin d'achever les trois quarts. J'espère que le Seigneur m'aidera puisque c'est uniquement afin d'essayer de « faire voir » et aimer sa figure que je me donne toute cette peine dont je me passerais bien.<sup>5</sup> » On suit la science jusqu'au bout, comme les mages qui suivent l'étoile de Bethléem. Mais, on quitte la science lorsqu'on change de regard pour voir la réalité autrement, avec les yeux de la foi, pour reprendre l'expression de son confrère le P. Rousselot. Comme les mages, il faut quitter l'étoile des yeux pour découvrir l'Enfant-Dieu. Mais l'ayant vu et l'ayant adoré dans la crèche, voilà que les mages repartent tout joyeux... En fait le mode de rapport entre la science et la théologie est celui de la recherche d'une cohérence et non la concordance entre science et foi. Mais cette cohérence n'apparaît absolument pas dans une sorte de théologie naturalisée, au terme d'une gnose naturalisante. Elle procède d'un regard, d'une conversion du regard où l'on voit lorsqu'on se place du point de vue de la foi (le surnaturel maintient ici tous ses droits). Ayant pris le point de vue du « pôle », on voit converger les méridiens de manière cohérente, pour reprendre la parabole géométrique de Teilhard. Je pense qu'il y a matière à réflexion dans cette manière de considérer les rapports entre science et théologie. Elle permet en effet de respecter l'autonomie des deux domaines tout en évitant simplement de les juxtaposer comme dans un dualisme ou dans la position du NOMA de Gould. Si l'on y réfléchit bien il y a une grande proximité entre cette épistémologie et la manière dont de Lubac pensait les rapports entre le naturel et le surnaturel. Ce dernier ne surgit pas du premier. Le naturel est porteur d'un désir de voir Dieu, mais ce désir infini, cette soif infinie ne peuvent être satisfaits que par un don gratuit qui ne peut nous apparaître qu'en convertissant son regard et qui vient ainsi faire apparaître une cohérence de la nature car « *natura non tollit naturam sed perficit* » : la grâce n'élimine pas la nature mais vient la parfaire.

Une relecture de Teilhard pourrait donc ici permettre de revitaliser une épistémologie des rapports entre sciences et foi évitant à la fois le concordisme et le séparatisme, mais elle n'est pas celle d'une simple articulation fondée sur l'existence du champ conceptuel médiateur qui serait celui d'une philosophie de la nature. Elle est une authentique lecture théologique des contenus scientifiques. Plus précisément, elle est une herméneutique spécifiquement théologique des données empiriques. En ce sens elle est une interprétation (possible et non-univoque) de ce que met progressivement en évidence les sciences mais assumant pleinement la Révélation comme point de départ et comme centre de perspective et de cohérence.

#### *Une lecture « politique » de Teilhard*

Le deuxième point sur lequel je voudrais insister est une lecture plus « politique » de certains de ses écrits et en particulier du *Phénomène Humain*. Teilhard pourrait nous aider encore aujourd'hui pour penser le monde, ses crises et sa destinée.

Pourquoi la pensée de Teilhard peut-elle être lue aujourd'hui dans cette perspective ? Non pas en raison d'un point de vue arbitraire ou d'une interprétation forcée, mais pour les raisons suivantes.

---

<sup>5</sup> *Lettres de voyages*, p. 254.

D'abord si on retrace avec précision la genèse du Phénomène Humain par exemple, on constate que celui-ci est écrit comme une réflexion angoissée sur la situation internationale. Marqué » par la crise de 1929 et encore plus par la montée des nationalismes de la fin des années trente, Teilhard entreprend la rédaction du *Phénomène Humain* et des textes qui en accompagnent la genèse (« L'Energie humaine », 1936, « La grande option », 1939...) comme une réponse à cette situation. Les textes qui suivent le maître-ouvrage dans les années quarante et juste après la seconde guerre mondiale confirme ce point de vue (« L'avenir de l'Homme », 1941, « La foi en la paix », « La foi en l'Homme » et « Quelques réflexions sur les droits de l'Homme », 1947 et « L'Essence de la démocratie », 1948). D'ailleurs, à partir des années trente ce n'est plus le passé qui intéresse le jésuite mais bien l'avenir du monde et de l'Humanité.

Nous avons eu l'opportunité d'étudier en détails les 9 censures (révisions) du *Phénomène Humain*<sup>6</sup>. Celles-ci, même si elles soulignent de manière très générale quelques points qui pourraient être positifs pour un rapport avec les scientifiques et le monde contemporain, épinglent négativement la question de l'évolution (au moins au départ), du polygénisme (en lien avec celle du péché originel), du panpsychisme, des mélanges de genre, le danger de confondre immanence et transcendance et enfin sur le problème du mal. Les censeurs n'ont d'ailleurs pas vu, sauf le P. Charles, certains véritables problèmes (celui du mal et celui posé par une forme d'eugénisme). Aucune révision n'a vraiment souligné combien était stimulante cette idée d'une possibilité, pour l'humanité de s'unifier, de conspirer à une sorte d'entente, de synthèse unissant personnalisation et socialisation et évitant les dérives individualistes d'un libéralisme excessif et celles d'un totalitarisme brimant les personnes. Or, cela est éclairant pour nous, parce qu'on pourrait dire que cette absence de réaction des censeurs montre que cette partie de l'œuvre ne présentait aucun problème doctrinal majeur. Et de fait, on pourrait dire qu'elle porte en elle une richesse contenue dans la doctrine sociale de l'Eglise et par ses applications au niveau des relations internationales. On voit d'ailleurs nettement que, peu de temps après la mort du Père, les auteurs qui l'ont profondément compris, on souligné la fécondité de ses intuitions au niveau d'une philosophie politique ou d'une théologie des relations internationales.

Un exemple, parmi d'autres, le livre du Sulpicien, René Coste professeur à l'Institut catholique de Toulouse : *Morale Internationale. L'humanité à la recherche de son âme*, paru avec *imprimatur* en 1964 (soit deux ans après le fameux *Monitum* du Saint-Office), comporte plus d'une vingtaine de références positives à la pensée de Teilhard. Mgr Coste sera plus tard consultant à la Commission pontificale « Justice et Paix » et délégué de Pax Christi. Il n'a pas échappé à ces auteurs qu'ils y avait une sorte de proximité non voulue probablement entre les textes de Jean XXIII dont *Pacem in Terris* dont nous fêtons les 60 ans. Un autre exemple est celui de Pierre-Louis Mathieu, qui dès 1969, écrit un livre intitulé : *La pensée politique et économique de Teilhard de Chardin*, qui est elle-même mise bien en évidence, un peu plus tard, dans le bel opuscule de Gérard-Henry Baudry, *Socialisme et Humanisme. Emmanuel Mounier et Teilhard de Chardin*. Ces lectures de Teilhard peuvent encore nous être utiles aujourd'hui et Le Père Henri Madelin avait eu parfaitement raison en 2009 d'écrire un beau texte pour le Forum La Croix, où il jetait un regard teilhardien sur les crises vécues par notre société. Nous pensons effectivement que sa pensée a acquis encore plus de pertinence aujourd'hui et en

---

<sup>6</sup> 6 censures négatives dont une de Louvain (P. Dhanis) et 4 de Rome (PP. Boyer, Arnou, Lennerz (2) et de Broglie (en partie positive)) ; 3 censures positives, non-romaines (PP. Delaye et Rondet, Charles).

particulier pour penser et espérer la paix dans une famille des nations et pour construire cette communauté des nations dont parle la Constitution conciliaire, *Gaudium et Spes*<sup>7</sup>.

Résumons en quelques point saillants la perspective teilhardienne :

J'ai parlé il y a quelques minutes de parabole géométrique en évoquant les dessins de Teilhard. L'image d'une sphère où partant du pôle sud, les méridiens commencent, au passage de l'équateur, à converger vers le nord, est une telle parabole, qui évoque que l'évolution biologique, profondément enracinée dans celle du cosmos, explose d'abord en explorant tous les possibles... Ensuite dans un phylum apparaît au terme d'une longue histoire un être dont les capacités cognitives lui donnent la possibilité de se représenter le monde, d'anticiper les possibles et de se penser lui-même. A partir de ce moment, tout change. Et de manière significative, nous pourrions rapprocher cela de ce que Patrick Tort dit de Darwin lorsqu'il parle de « l'effet réversif » : la sélection naturelle a sélectionné un être capable par ses capacités de mettre un frein à la sélection naturelle en protégeant les vulnérables, en faisant des lois pour les pauvres, en construisant des hôpitaux,... etc. Tout change car l'humain est un être qui ne peut survivre qu'en se socialisant, qu'en intensifiant son réseau de relations. Quelque chose va changer dans la sphère de l'humain, dans la noosphère : ce qui est cohérent avec une évolution qui pourrait se poursuivre, c'est une convergence, un resserrement des relations entre humain, dans les groupes, entre les nations,... Teilhard montre que si avec l'humain l'évolution peut rebondir et se poursuivre c'est en évitant deux écueils.

Un écueil serait le replis des individus sur eux-mêmes ou les nations sur elles-mêmes. Les individus s'opposant aux individus et les nations à d'autres nations pour conserver leurs privilèges ou leurs acquis économiques ou financiers. Tentation de l'individualisme ultra-libéral ou du nationalisme. L'autre écueil serait de nier le sens profond de l'individu et la dignité de la personne en rêvant d'une totalité monolithique ou l'homme-termite (expression de Teilhard) serait soumis à un ordre totalisant et totalitaire. Teilhard montre que de telles voies politiques et sociales ne peuvent que sonner la mort de l'évolution. L'humanité ne peut grandir dans ces directions car la fragmentation des individus et des nations ne peut conduire qu'à la guerre et à l'asphyxie. Pour survivre et durer, il faut s'unir et s'unir sans perdre sa richesse individuelle.

Teilhard propose au contraire de penser en cohérence avec un grand mouvement évolutif durable si l'on peut dire une synthèse entre un mouvement de *personnalisation* (et non pas d'individualisation) qui respecte pleinement la dignité des personnes et un mouvement de *socialisation* (et non pas de totalisation), synthèse entre *la personne* et *la collectivité* dont le nom dit Teilhard serait précisément la Paix (comme il dit dans son beau texte de 1947 « La foi en la paix ». Cette synthèse va de pair avec le grand mouvement d'amorisation qui traverse le monde et dont Teilhard parlait déjà dans ses *Ecrits du temps de la guerre : Deus creat uniendo !* C'est bien l'amour qui est le moteur de cette synthèse : elle unit en respectant les différences, elle unit sans confusion et soumission totalitaire, elle différencie sans fragmenter radicalement. Comme je l'ai suggéré plus haut, il y a au fond chez Teilhard un reflet de la doctrine sociale de l'Eglise : respect de la dignité, visée du Bien commun, solidarité, subsidiarité,... et une sorte d'articulation, d'enracinement de cet enseignement dans les conditions rendant possible la grande évolution menant à la personne humaine.

---

<sup>7</sup> On trouve aussi des indications dans le livre de Mgr Bruno de Solages, *Teilhard de Chardin. Témoignage et étude sur le développement de sa pensée*, Privat, 1967. L'auteur souligne la contribution du Père à une « morale des collectivités ».

Le développement de l'humanité le pousse irrésistiblement à la socialisation à l'hypersocialisation, à l'intensification des relations, des interactions. L'expansion de l'humain sur la surface du globe a entraîné une socialisation de compression. Il convient de penser et de gérer les liens étroits entre les individus et les nations. L'humain peut choisir face aux difficultés à se replier sur lui-même ou à imposer un ordre arbitrairement et autoritairement, mais il est aussi capable de réaliser autre chose : il peut découvrir et se laisser porter par ce que Teilhard appelait le « sens humain » (décrit dans son texte « L'énergie humaine ») « une espèce d'attrait appelant les unes aux autres la totalité des molécules humaines », cette « force particulière de cohésion répandue dans l'ensemble de la noosphère ». Teilhard voyait dès mars 1947, dans les Droits de l'Homme, une manière de réguler les interactions humaines de manière à permettre cette synthèse qui allie le respect de la personne et de sa dignité et la constitution de sociétés permettant « d'unifier les éléments en parfaissant (...) la personnalité. Et d'unifier l'ensemble en favorisant les affinités qui (...) tendent à grouper toutes les unités humaines » (« Quelques réflexions sur les Droits de l'Homme », 1947).

Teilhard a développé sa réflexion à la fin des années trente et dans l'immédiate après-guerre dans des temps difficiles et en réaction à des situations dramatiques. Notre monde pourrait recueillir, en des temps incertains, ses leçons. Nous avons besoin de son optimisme pour penser l'humanité de demain. La pensée de Teilhard pourrait paraître abstraite ou faite de vœux pieux. Mais je ne le pense pas. Car Teilhard, indique au moins à quelques endroits des lieux possibles où pourrait se réaliser la synthèse de la personnalisation et de la socialisation, des lieux où l'on quitte la centration sur soi pour se centrer sur les autres avant peut-être de se surcentrer sur le Tout-Autre (pour reprendre ses belles « Réflexion sur le bonheur »). Ces lieux qui anticipent la paix et donc cette synthèse : cela pourrait être ces grandes institutions où se fait la recherche : « La paix (dit Teilhard sera trouvée) dans les institutions, ou les groupements, où s'élaborent silencieusement, autour de nous, dans la recherche, l'âme nouvelle d'une humanité résolue à atteindre coûte que coûte (...) l'extrême bout de ses puissances et de sa destinée » (*in* « Foi en la Paix »). On sait que Teilhard avait été touché par sa visite en 1953, au cyclotron de Berkeley, où la physique des hautes énergies contribuait à mettre ensemble des gens si variés unis et réunis par la même volonté de percer les profondeurs de la matière. Mais aujourd'hui on pourrait dire que un des plus beaux symbole de ce monde à venir tentant de réaliser une synthèse pacifique respectueuse des personnes et valorisant les interactions sociales (par-delà les différences culturelles, philosophiques, politiques ou religieuses) pourrait être esquissé par les grandes institutions de recherche scientifique. La devise du CERN n'est-elle pas « La science pour la Paix » ?

Dans le sillage de Teilhard, qui avait connu tant de réseaux de chercheurs (en Europe, en Chine ou ailleurs, chercheurs si différents de lui philosophiquement, culturellement,...), on pourrait dire que nos institutions scientifiques où se font les recherches fondamentales ne sont pas seulement les lieux du savoir, mais aussi des laboratoires où s'expérimente déjà une manière de vivre cette union profonde entre les individus et cette paix. En fait il n'y a pas de vraie évolution durable de l'humain sans recherche et en particulier sans la recherche scientifique. Teilhard donne encore à penser aujourd'hui, car également, cette science si importante pour l'évolution continue et que l'humain se développe n'est pas possible sans partage de connaissance, sans relations profondes entre les personnes, sans respect par-delà les différences, sans union des forces individuelles, nationales et internationales. Teilhard nous a montré que la science peut offrir déjà une espérance dans la mesure où elle est déjà un lieu possible d'unité profonde entre les humains. Et c'est sur cet exemple que l'on comprend que sa vision n'est pas utopique et qu'elle pourrait changer le monde. Ces institutions de recherche et d'enseignement,

ont changé le monde, et elles l'ont changé en bien !, elle nous donnent en ces temps sombres, une lueur d'espoir et illustre bien que l'optimisme teilhardien n'est pas vain : l'optimisme qui permet de voir et d'espérer, en-haut et en-avant, pour celui qui a les yeux de la foi, et c'était le cas pour Rousselot, de Lubac comme pour Teilhard, la présence attirante de Celui qui est Notre Paix, l'Alpha et l'Omega, le Christ, qui nous appelle et en qui tout subsiste.